

D'origine religieuse, la ville est le lieu où se joue l'avenir de la mondialisation. Entretien

avec Jean-Bernard Racine, professeur de géographie à Lausanne

Dieu est en ville!



Jean-Bernard Racine: «La ville est d'abord vie, faite d'interactions, de désirs, de rencontres, d'échanges.»

Photo José Staub/Strates

Fleur de macadam. C'est ainsi que Jean-Bernard Racine aime se définir. Une manière de dire son amour de la ville, qu'il considère comme «conaturelle» à l'être humain. Fils d'un pasteur neuchâtelois émigré à Nice, il dirige depuis 1973 l'Institut de géographie de l'Université de Lausanne après avoir été huit ans professeur au Canada.

Il a consacré sa vie à étudier les villes et les relations qu'elles entretiennent avec leur environnement.

La qualité de ses recherches lui a valu de recevoir, en octobre dernier, le Prix Vautrin-Lud 1997, prestigieuse distinction équivalant à un Nobel de géographie. Fidèle à son engagement chrétien, il a nourri sa réflexion par une lecture passionnée de la Bible, véritable lampe accrochée à ses pieds qui lui sert à «éclairer» la réalité.

– Jean-Bernard Racine, quelle est la place, l'image de la ville dans la Bible?

– Au premier chapitre, l'histoire de l'humanité commence dans un jardin: l'Eden de la Genèse. Au dernier chapitre, elle se termine dans une ville: la Nouvelle Jérusalem de l'Apocalypse. C'est une thématique

qui m'a donné à réfléchir. Pour moi, qui aime les centres urbains et qui ai toujours pensé que la ville était le lieu par excellence de la civilisation, c'était à la fois rassurant et passionnant de découvrir que, selon la révélation biblique, la ville est l'horizon de notre destin.

– N'est-ce pas un renversement de nos conceptions traditionnelles de l'âge d'or et du paradis?

– Tout à fait. La Bible nous apprend que non seulement nous ne sommes pas condamnés à une vie semi-rurale, à la «cité-jardin» qui est l'une des formes prises par l'utopie urbaine au XIX^e siècle, mais que notre avenir est réellement urbain. Il y a également, dans

cette vision, l'idée qu'on ne pense pas l'avenir en le regardant dans un rétroviseur. Le vrai progrès n'est pas un retour en arrière dans un supposé «paradis perdu».

– Si l'horizon de l'homme – la Jérusalem céleste – est une ville, il ne faut pas pour autant l'idéaliser. La ville est, dans la Bible, très ambiguë. Elle est même souvent un lieu de perdition...

– C'est vrai. Il ne faut pas oublier que, dans la Bible, c'est Caïn qui bâtit la

première ville, dans un contexte marqué par la révélation d'un meurtre. Sans entrer dans le détail, cette histoire de ville a vraiment mal commencé. Et la suite n'est pas mieux, car cela continue avec Babel, Babylone, Sodome et Gomorrhe...

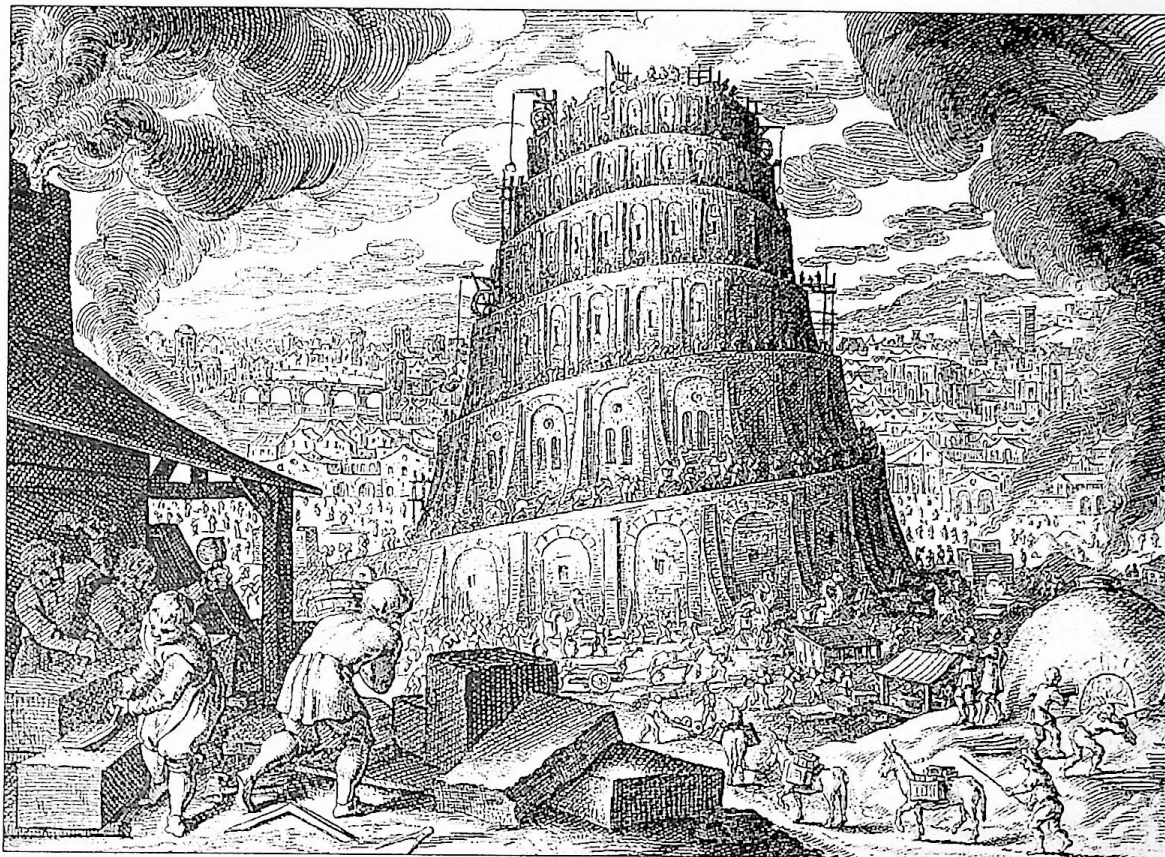
»Cela dit, malgré cet aspect négatif de la ville, malgré les malédictions et tous les problèmes que peut susciter le phénomène urbain, Dieu accepte les choix de l'homme, car il respecte sa liberté. Il les accepte d'autant plus qu'il a pour l'homme un plan de salut qui se révèle à la fin, à travers une cité nouvelle. Car, fondamentalement, la Jérusalem céleste ne viendra pas de l'homme, mais de Dieu.

A lire

Jean-Bernard Racine: «La Ville entre Dieu et les hommes», Genève, Presses bibliques universitaires, 1993.

Alain Touraine: «Un seul monde, toujours plus d'exclus», Repères 1/98, Pain pour le prochain et l'Action de Carême.

Dieu est en ville!



La ville à venir? La Nouvelle Jérusalem? Tout le contraire de la Tour de Babel, qui voudrait tout uniformiser, qui récuse l'altérité, la diversité et l'hétérogénéité.

Photo Zentralbibliothek



Photo José Stauby/Strates

SIGNES PARTICULIERS

Nom: Racine, Jean-Bernard

Né: le 29 avril 1940,

à Neuchâtel

Famille: marié, père

de trois enfants

Plat favori: loup de mer grillé au fenouil (au bord de la Méditerranée)

Hobby: découverte

des villes étrangères, et cinéma

Sport: fasciné par

le patinage artistique

► Suite de la page 5

– Cela n'enlève pas la responsabilité de l'homme qui doit en préparer les chemins et, d'une certaine manière, déjà la manifester?

– Le fait qu'un avenir et une espérance soient dessinés n'enlèvent rien à la responsabilité de l'homme. L'existence d'un dessein de Dieu sur l'homme et le monde, c'est la lampe à notre pied, l'étoile que nous accrochons à notre char-rue. Le travail humain n'est pas bêtement contemplatif. Il doit être responsable, prospectif, ancré dans la vie et le changement.

– Une visée ou une utopie? Vous dites dans votre livre, «La ville entre Dieu et les hommes», que «l'utopie est consubstantielle à l'idée de ville»...

– Les hommes, à travers les siècles, n'ont cessé de penser et de rêver la ville. L'utopie urbaine a commencé avec Platon. Le problème, avec beaucoup de ces utopies, c'est qu'on construit une vision idéale – qui peut vite devenir totalitaire – dans laquelle on cherche à faire rentrer le réel. Or, la ville est d'abord vie, faite d'interactions, de désirs, de rencontres, d'échanges. Elle est cheminement, parcours, invention au quotidien. Si on la crée comme une boîte de conserve, on la tue. C'est ce qui est arrivé à

Brasilia, où les gens s'ennuient d'une façon extraordinaire. La vraie vie, conviviale, inventive, on la trouve dans les bidonvilles où l'on a parqué ceux qui ont construit la ville.

– Si la vie est plus importante que les structures, que faire quand, comme dans certaines mégalo-poles, la croissance est telle qu'elle confine au chaos?

– Il est évident qu'on ne peut pas laisser s'inscrire au sol un futur qu'on ne pourra plus effacer... Mais dans les pays du tiers-monde, le phénomène d'éclatement urbain est complètement lié à ce qui se passe dans les villages, à l'exploitation des campagnes et à l'impossibilité pour les gens de rester sur place.

– Les bourgeois sont obligés de se barricader...

– Avec l'insécurité, les riches ont leurs quartiers protégés dans les grandes cités. Johannesburg est une ville en état de siège! Partout, il y a des barbelés, des pancartes avec un revolver, une tête de cobra et l'avertissement *armed response*: «réponse armée». Ce mode de «sacralisation» de certains types d'espace domestique, reliés à des systèmes de sécurité et de police privée, se répand de plus en plus, notamment aux Etats-Unis. A Detroit, par exemple, des millions de gens

vivent dans des «cités privées» fermées, des espaces d'appartenance où il n'y a plus de citoyens ni, évidemment, d'altérité.

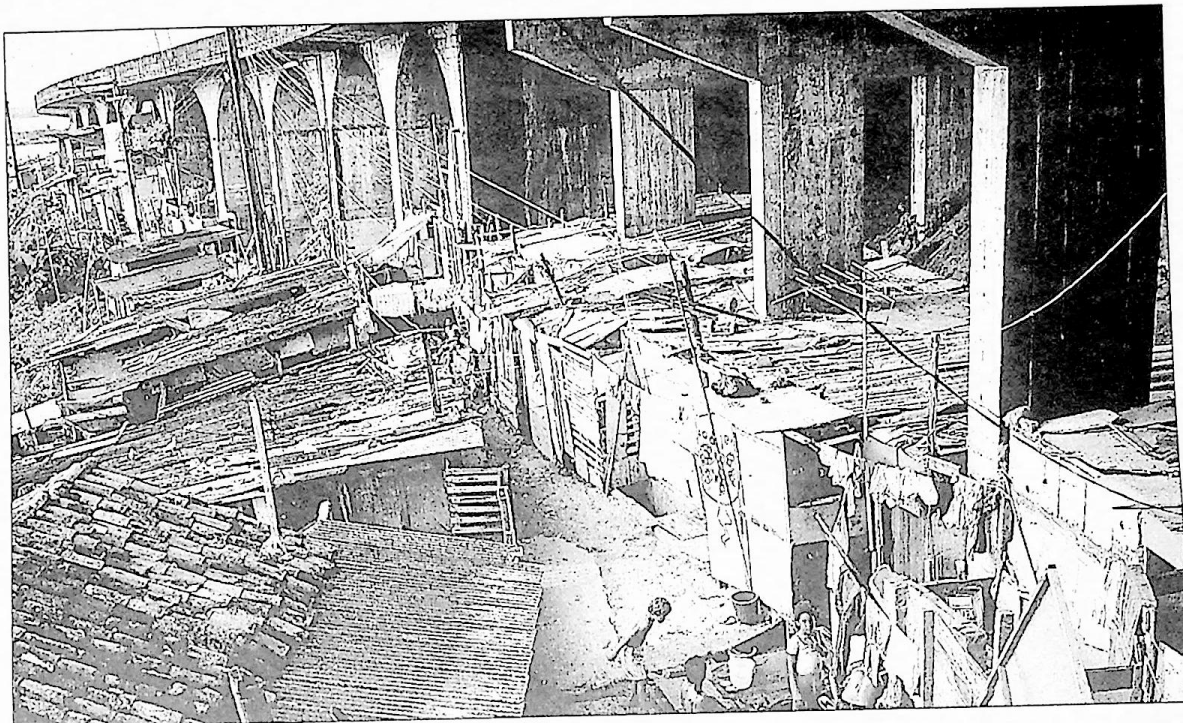
– D'une autre façon, les banlieues dans certaines villes du Nord sont aussi devenues de véritables ghettos.

– Il est intéressant de se souvenir que, dans un premier temps, les gens ont été contents de partir en banlieue. On aurait par exemple pu imaginer que la banlieue française serait un peu comme la banlieue américaine: l'expression de la réussite de la classe moyenne, la nouvelle cité idéale, la cité-jardin. Or, elle est devenue synonyme de violence, d'exclusion, de racisme, d'inconfort, d'insécurité, etc.

»Comment en est-on arrivé là? Pour être équilibré, un individu doit pouvoir réaliser quelque chose. Si vous êtes exclu du travail, du centre-ville, de ce qui définit l'urbanité – la rencontre, le rêve, les cafés, les commerces, les monuments, les divertissements, la ville comme spectacle et objet d'art et pas seulement comme espace de production, de consommation, de circulation, voire de reproduction – si vous ne participez plus à tout cela, comment voulez-vous vous gratifier?

► Suite en page 8

Dieu est en ville!



Cabanes de bois sous le béton des autoroutes, à Salvador de Bahia, au Brésil. Quand une minorité de Blancs accapare l'essentiel des richesses.
Photo C. Stuckelberger

► Suite de la page 6

– Vous voulez dire: y a-t-il un lieu dans ces banlieues où les jeunes peuvent réaliser quelque chose de leur propre chef?

– Se gratifier, c'est pouvoir agir sur son environnement. L'expérience le prouve: chaque fois qu'on a offert aux gens la possibilité non seulement d'être des consommateurs ou des usagers, mais de devenir des acteurs, des créateurs, des animateurs ou des gestionnaires de quelque chose, d'un espace, d'une activité, il y a eu sortie progressive de la criminalité et des maladies psychiques.

– En quoi la Nouvelle Jérusalem dont nous parlons tout à l'heure peut-elle éclairer, inspirer la ville d'aujourd'hui et de demain?

– Il y a, à travers les descriptions

qui nous sont données dans Isaïe, Ezechiel et l'Apocalypse, comme l'idée d'un modèle possible, fascinant. Où toutes les significations sont renversées: en particulier, ce qui ailleurs est une ville fermée devient une ville ouverte.

– Une ville multiethnique, aussi?

– Tout à fait. La Nouvelle Jérusalem est le contraire de Babel, qui est la réduction de toute altérité au même, l'uniformisation des personnes. Il y a, dans ce modèle, la révélation d'un principe fondamental de toute idée urbaine: la ville est le lieu même de l'hétérogénéité. La ville ne vit pas de son propre sol. Elle n'existe qu'à travers les relations qu'elle entretient avec l'extérieur. Autrement dit, l'étranger est consubstantiel à l'idée de ville. Un lieu devient ville quand tout le monde ne fait pas la même

chose, quand l'espace, la société, les activités sont différenciés.

– Cette multiethnicité est loin d'aller de soi...

– C'est, à mon sens, l'une des questions fondamentales pour les villes de cette fin de siècle. Car nous n'échapperons pas à la société, à la ville multiethnique. De fait, nous y sommes déjà; à Lausanne, par exemple, il y a 33,7% d'étrangers! Que peut-on faire, en ville, pour aider l'étranger à sortir de son exclusion, lui permettre de s'intégrer dans le respect de sa différence, sans forcément lui demander, l'obliger à s'assimiler complètement?

Propos recueillis par
Michel Egger

Pour en savoir plus:
 <http://www.construire.ch>

Qu'est-ce que SolidarCité?

En solidarité avec les pauvres et les exclus dans un monde en urbanisation croissante. Tel est le thème de la nouvelle campagne de Pain pour le prochain, l'Action de Carême et Etre partenaires, qui a été lancée le 1^{er} mars à la cathédrale de Saint-Gall en présence de partenaires du Sud: Mgr Gregory, évêque d'Imperatriz au Brésil, et Zurayah Abass, directrice d'une organisa-

tion non gouvernementale du Cap (Afrique du Sud).

Son slogan – SolidarCité – est un appel à la création d'une cité solidaire et multiculturelle, d'une société où les richesses soient mieux partagées, où chacun soit reconnu dans sa différence, dans le respect de ses droits fondamentaux et la satisfaction de ses besoins essentiels.

SolidarCité: une vision prophétique à la réalisation de laquelle des hommes et des femmes, au Sud et au Nord, continuent de travailler contre les vents et marées de la mondialisation, à travers des projets de développement et des actions politiques visant à lutter contre les causes structurelles de la pauvreté et de l'exclusion.

M.E.